

# COWBOY LIGHT

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.  
Laurence Werner David, *À mes yeux*, 2017.  
Sébastien Ménestrier, *Le Suivant*, 2017.

Frédéric Arnoux

# COWBOY LIGHT



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017.  
ISBN : 978-2-283-02992-3  
ISSN : 2110-0713

**S**oleil ou pas, la lumière s'affalait sur le plexi du toit plus dégueulasse que transparent et restait là-haut jusqu'au soir. Y avait bien des néons mais ils claquaient les uns après les autres et personne ne les remplaçait. Le matin, je traversais le hangar à tâtons en me repérant à l'immense colonne de plastique blanc, livide, raide, à côté de la machine.

À sept heures cinq, le premier Fenwick arrivait face à moi avec une palette chargée de cartons remplis de je-sais-pas-quoi. Il la déposait sur la plate-forme, je tirais sur le rouleau pour coincer le plastique sous les cartons du bas.

J'appuyais sur le bouton vert. Des centaines de fois par jour. La plate-forme tournait sur elle-même et le plastique s'enroulait autour. Trois semaines déjà, je n'arrivais pas à m'habituer. En s'étirant, la matière expulsait des râles qui s'étiraient eux-mêmes au fur et à mesure que la rotation écartelait une à une ces milliards de particules avec la lenteur du bon vieux bourreau moyenâgeux.

Ça me donnait la chair de poule.

Certains jours, je faisais des contorsions tellement ça me tirait. Il suffisait de six tours pour conditionner une

palette entière. Avec un cutter, je faisais un accroc dans le film qui se déchirait en une longue balafre et je le rabattais contre les cartons. Ça collait tout seul.

J'appuyais sur le bouton rouge. Stop. Le Fenwick enfourchait la palette, reculait, et l'emportait dans un camion qui attendait la remorque au ras du quai.

Un autre Fenwick arrivait.

Et ça repartait pour six tours. On n'avait pas trop le temps de se parler avec les conducteurs. Le matin, un petit signe de la main lorsqu'ils déposaient la première palette. Ils étaient salariés par une autre société et un Algeco leur servait de vestiaire sur le parking. Le soir, on se faisait un doigt d'honneur. Pas besoin de causer beaucoup pour sentir qu'on s'aime bien.

À peine la palette posée, la grande tringle à la peau vérolée profitait d'avoir les mains libres pour se curer le nez. Le défi était d'arriver à dessiner un pare-soleil en écrivant FUCK en petites boulettes. Le doigt enfoncé jusqu'à la première phalange, il farfouillait hardi. Un geste nerveux, convulsif, laissant penser qu'il ne cherchait pas uniquement de quoi écrire le mot magique. Ça cachait autre chose mais lui-même n'en savait sans doute rien. Certains ont des tics, d'autres se rongent les ongles, lui ça se passait dans le nez. Et si à la fin de la semaine, il n'avait pas fait mieux que FU ou FUC, c'était à lui de payer les tournées du samedi soir à son pote. Le vendredi, FUCK ou pas, avant de partir, il raclait tout comme une brute avec un gratte-givre pour tout décoller et le lundi matin, ça recommençait.

Son pote le rouquin, lui, avait toujours un casque de Walkman sur les oreilles et poussait des *yeah man* en prenant

ses cuisses pour des djembés. Facile à imaginer, c'est le reggae qui lui incrustait une banane d'une oreille à l'autre. Celui avec une tête de Portugais posait les coudes bien écartés sur le volant pour s'affaler dessus, puis plongeait le regard sur la palette. Mais ce n'est pas ce qui l'intéressait. Il s'essuyait souvent les yeux. Larmes ou allergies, j'ai jamais su, en tout cas, il avait toujours l'air déprimé. C'est sûr, on avait des jobs qui nous laissaient le temps de cogiter.

Des fois, en regardant les cartons tourner sur eux-mêmes, je me voyais au beau milieu de la plate-forme, la bouche tordue, un cri tellement plein de douleur qu'il en était muet. Ça n'en finissait pas. Épaisseur après épaisseur, le plastique blanc s'entortillait autour de moi façon cocon. Mais le vérolé me faisait toujours un doigt d'honneur avant que je puisse me métamorphoser en n'importe quoi d'autre que moi.

J'appuyais sur le bouton noir off.

Direction le vestiaire.

En sortant de la douche, j'ai vu tout de suite : mon jean avait disparu. La Ginou avait dû passer par là et l'avait ramassé pour le jeter dans la machine à laver. Je me suis essuyé à la va-vite, j'ai enfilé un slip et empoigné un tee-shirt au passage. Quand je suis entré furax dans la cuisine, elle fixait les deux barrettes dans sa main. Elle a fait un pas vers moi, m'a mis une tarte. Un grand flash puis des picotements dans la joue. Et j'étais là, par terre, les yeux plantés sur le petit Jésus qu'on accroche au-dessus des portes de cuisine. J'ai essayé. Je ne voulais pas, mais c'était plus fort que moi. Je me suis relevé d'un bond et j'ai amorcé un coup de poing, pour lui faire peur. Elle s'est effondrée sur une chaise en me laissant tout con avec mon poing en l'air. Elle s'est mise à pleurer la tête dans les mains, égrainant un chapelet de :

– Nan, je mérite pas ça... nan, je mérite pas ça, nan...

C'est vrai, elle ne méritait pas une beigne dès le matin. Encore moins de ma part. Moi à qui elle trouvait des boulots en intérim grâce à ses relations à la messe, moi qu'elle avait élevé comme son fils, avec ses deux fistons. Deux bons gars, selon ses valeurs à elle. Un mécanicien moto, et l'autre,



apprenti mécanicien moto. Tonton était mécanicien moto. Forcément.

Côté loisirs, les fistons étaient des mordus de culture orientale. Et rien à voir avec l'art. C'était moi leur fournisseur officieux. Une fois de plus, la Ginou venait de trouver des barrettes de shit au fond de ma poche. La dernière fois, je lui avais promis, juré craché, d'arrêter. D'où la gifle.

J'ai rabaissé mon poing, détendu les doigts. J'aurais voulu lui poser la main sur l'épaule. J'ai pas osé. Trop tard. J'ai ramassé mon jean, pris ma veste et je suis sorti, en slip.

Je me suis habillé en regardant les vaches dans la combe en contrebas. Un peu plus loin, derrière les piquets de pâture, la ferme et l'immense hangar en tôle rouillée du marchand de foin. Là où je planquais la marchandise. Au-dessus, les lignes à haute tension de la centrale électrique plantée un peu plus loin derrière le hangar. À une centaine de mètres à droite de la ferme, l'usine Lip à l'abandon avec son immense parking où plus personne ne venait se garer. Y avait encore quelques bagnoles, plutôt des carcasses de voitures volées. Depuis trois semaines, je le traversais tous les matins pour aller dans la petite zone industrielle un peu plus loin. Huit heures par jour, j'emballais des palettes de cartons.

La porte avait beau être fermée, j'entendais chouiner la Ginou. J'ai allumé une cigarette et je suis parti. C'est sûr qu'elle ne méritait pas tout ça. Je ne me sentais pas le seul responsable. Par exemple, un jour, elle s'est arrêtée de jouir. Le jour où elle a appris que Tonton l'avait trompée. C'était peu de temps après leur mariage. Je l'ai appris tout même par une discussion que je n'aurais jamais dû entendre. Depuis, elle écarte, il décharge, il ronfle, elle pleure. Elle a

quand même voulu des enfants. Mais pas moyen. C'est à ce moment-là qu'ils m'ont adopté. Et un jour, elle avait autant de chances que de gagner au Loto, elle est tombée enceinte. Un an après, rebelote. Mais sa vraie chance, c'est qu'elle n'en a jamais trop demandé à la vie. Ses fistons étaient en bonne santé, ils travaillaient, ça lui suffisait. C'était plutôt du côté de Tonton que ça n'allait pas. Plus il vieillissait, plus il passait son temps à collectionner les images Panini de motos. Il pouvait regarder la tête des champions pendant des heures. La Ginou aurait certainement préféré autre chose, mais bon, on mérite on mérite pas, finalement qui peut le savoir?

12

Au bout du parking Lip, j'ai bifurqué à gauche et longé la quatre-voies. Elle faisait frontière avec les HLM. Des immeubles de cent mètres de long sur six étages. A priori, pas mal de concurrence pour mon petit trafic. Et en fait non. De ce côté-ci, c'était le quartier des maisons, et avec les gens des HLM, personne ne se fréquentait. Pour eux, on n'était que des bourges vu qu'on vivait dans des maisons. Et pour les gens d'ici, ceux des HLM n'étaient que des feignasses enchaînant les gosses uniquement pour les allocs.

Au-dessus, les nuages bloqués par les montagnes du Jura pas loin prenaient le coin pour une pissotière, et des jours durant, ils se vidaient sur nos têtes pâles de faux bourges ou de vrais cas sociaux. Ce jour-là, il faisait beau. Ça arrive en juin.

Le Fenwick a déposé la palette, j'ai tiré le film plastique, l'ai coincé sous les cartons du bas.

Bouton vert. La tante Ginou, Tonton, les vaches dans la combe, les trouducus des HLM, je voyais tout ce petit monde disparaître sous les épaisseurs de plastique. Un Fenwick arrivait et m'en débarrassait pour les charger dans un camion, direction l'autre bout de la terre.

Bouton vert. Des liasses de billets, là, parfaitement alignées le long d'une piscine, des milliers empilées les unes sur les autres prêtes à partir sur mes comptes en banque éparpillés à travers le monde. J'extirpais quelques billets au passage, et j'allais les coincer dans les strings des filles qui sortaient par dizaines des bouquins de cul de Manu. Elles me remerciaient à leur façon, et quand j'en avais marre, Manu nous roulait un bon gros joint qu'on fumait en flottant sur des fauteuils gonflables.

Bouton vert. Le plastique s'enroulait autour de barrettes de shit. Des normales ou XXL pour rasta olympique. J'envisageais toutes sortes de conditionnements : de la dose individuelle au pack familial. Il y avait aussi des mini-barrettes

pour les enfants avec du papier décoré d'éléphants ou d'ours. À l'intérieur, je prévoyais aussi d'insérer des blagues comme dans les Carambar.

Bouton vert. Je marchais le long d'une plage de sable blanc. Au loin, le soleil s'apprêtait à prendre un petit bain sous un ciel qui virait au rouge. Les vagues me baignaient les pieds avant de se retirer. Je mangeais une glace deux boules, vanille-cassis. Je marchais tranquillement. Rien, il ne se passait absolument rien. Ça m'arrivait aussi de rêvasser à des conneries.

14 Bouton vert. Le plastique s'enroulait autour d'un petit môme, figé au milieu de la palette. Il était apeuré. Sa mère courait dans sa direction. Plus elle se rapprochait, plus il avait peur. Quand elle arrivait sur lui, il se recroquevillait pour se protéger la tête avec les bras. Elle s'arrêtait net, reprenait son souffle en le regardant. Lentement, l'inquiétude disparaissait de son visage qui devenait doux, puis souriant. Elle s'agenouillait pour le prendre dans ses bras. « Je vais pas te disputer, tu m'as fait tellement peur, j'ai cru que je n'allais jamais te retrouver », elle disait en s'effondrant en larmes sur lui.

Ce rêve-là revenait souvent, avec des variantes, mais c'était toujours un peu la même chose.

Le rouquin m'a fait un doigt d'honneur. Comme c'était mon dernier jour, j'aurais espéré qu'il descende du Fenwick pour me serrer la main, mais non. En plus, c'était mon anniversaire, 4 juin 1984, vingt-trois ans. Pour la dernière fois, j'ai appuyé sur le bouton noir. Off. Je suis allé au vestiaire.

Surprise. Le rouquin et le vérolé m'attendaient sur le parking. Ils proposaient qu'on fête mon dernier jour en allant nous défoncer dans les sous-sols de Lip. C'était tentant. Ils allaient chercher des bières, je n'avais qu'à les attendre là-bas. Moi, je fournissais à fumer.

Au carrefour du chemin de Palente et du chemin des Planches, j'ai pressé le pas pour éviter Couleuvre qui traversait le parking avec son mioche dans la poussette. Quand il m'a vu, il s'est mis à courir. Je savais d'avance ce qu'il allait me demander. Les roulettes ricochaient sur les gravillons, des graviers se coinçaient, mais pas de problème, Couleuvre poussait façon 4 × 4. Saccades secousses tremblements, le même s'est réveillé, et a hurlé. Cinquante mètres à sprinter, Couleuvre n'étant pas un habitué de l'effort, la sueur ruisselait sur son acné.

Avant qu'il n'ouvre la bouche pour me taper une clope, j'ai sorti mon paquet et je lui en ai tendu une.

– J'ai du trichlo, il a fait en se baissant pour empoigner la bouteille qu'il avait constamment dans le filet accroché aux poignées.

Il savait très bien où j'allais, et pas question qu'il me suive. Le trichlo, j'avais passé l'âge. J'ai continué comme si je n'avais rien entendu.

Dans mon dos, sa voix de gamin qui muait a déraillé dans les aigus :

– Tu devrais, t'as l'air stressé.

Je ne me suis pas retourné.

Je me suis enfoncé dans le premier atelier ouvert à tous les vents. Cinquante mètres à marcher sur des tessons de verre qui crépitaient sous mes Doc. L'escalier qui menait

à l'étage, puis l'échelle. Et enfin le toit, la meilleure terrasse du coin.

Je me suis roulé un joint que j'ai fumé étendu sous un soleil en biais. J'ai commencé à gamberger. Et comme toujours dans ces moments-là, l'angoisse du chômage, le sentiment d'être seul au monde... mes obsessions sur ma mère sont revenus.

Quand j'étais même, je m'imaginai volant sur le dos des cigognes, bien au chaud dans les plumes. Puis un jour, bada-boum, je serais tombé pendant la sieste. La Ginou et Tonton m'auraient trouvé comme ça, sur le paillason, le pouce dans la bouche, un petit sourire déposé par mes rêves. J'ai fini par y croire dur comme fer. À la fête des Mères, pendant que les autres décoraient les boîtes de camembert ou enfilait des nouilles pour faire un collier, moi je confectionnais un nid. Un petit. À cet âge, un moineau ou une cigogne, c'est du pareil au même. Je découpais des cœurs dans du papier crépon que je collais sur les bords. Au fond du nid, j'en collais un plus gros sur lequel j'écrivais une petite poésie de gosse, un truc cucul la praline. Certains instits s'inquiétaient, d'autres trouvaient ça créatif. Un jour, le maître nous a annoncé qu'on partait en classe verte. Au programme, il y avait découverte de nids de cigognes. Je n'en dormais plus. J'allais enfin voir « ma maman que j'aime de tout mon petit cœur » comme je disais à l'époque. Le matin du voyage, j'avais mis mes plus beaux habits, m'étais peigné, et aspergé de Mont-Saint-Michel. J'avais aussi piqué l'appareil photo et l'avais planqué dans mon sac. Un gros, vu que je ne comptais pas rentrer. J'y avais entassé la moitié de mon armoire.

– Je croyais que vous rentriez ce soir? s'était exclamée la Ginou à la vue du sac.

– Le maître nous a dit de prévoir des vêtements de rechange au cas où il pleuvrait.

Avant de monter dans le bus, je l'avais serrée dans mes bras, lui avais fait des bisous à n'en plus finir. Elle était un peu gênée parce que les autres expédiaient les au revoir à leur mère et montaient le plus vite possible dans le bus pour aller rejoindre les copains. J'ai quand même fini par la lâcher, un coucou par la fenêtre et c'était parti.

Je criais, chantais, me chamaillais avec ceux du fond, je sautais sur les sièges, sur les binocleux-premiers-de-la-classe sagement assis, si bien qu'un instit m'a attrapé par le col pour me ramener devant. Assis à côté de lui, j'étais bien obligé de me calmer. Vu la dose de Mont-Saint-Michel que je m'étais mise, il m'a renvoyé derrière au bout d'un quart d'heure.

Et on est enfin arrivés au pied des nids.

Tous les autres écoutaient sagement les explications du guide, moi je voulais escalader à tout prix. Il fallait absolument que je monte jusqu'aux nids pour attendre maman à l'intérieur. Évidemment, c'était hors de question. Primo parce que c'était dangereux, et secundo pour ne pas les déranger. Au début, le maître se contentait de me tenir fermement par le bras. Mais j'ai commencé à grogner et à lui filer des coups de pied. J'ai pris une paire de claques. Rien à faire, j'étais surexcité. Je lui ai mordu la main. Comme il était sur le point de me donner une méchante raclée, une maîtresse m'a attrapé par le bras et m'a ramené dare-dare dans le bus. Je hurlais, je tapais sur les sièges, sur les carreaux,

pleurais des larmes pleines de colère. La maîtresse a fini par s'inquiéter. Moi par m'épuiser.

La directrice a convoqué la tante Ginou et Tonton. Pendant qu'elle leur expliquait que quelque chose ne tournait pas rond chez moi, je les regardais, ils me regardaient, le silence faisait son travail de sape dans mon petit cerveau en attente de réponse.

Croyant bien faire, Tonton m'a ramené devant les nids. Pareil, interdiction de grimper. Il se foutait bien que je les dérange, c'était qu'il avait la frousse d'escalader. Re-crise. Alors il s'est lancé dans une vague explication sur la migration des cigognes. Je pleurais de plus belle. Tst tst tst... sont les seuls mots qui lui traversaient l'esprit. Pour le mettre sur la voie, entre deux sanglots, le bras tendu vers les bestioles, j'ai fini par lâcher « môman? ».

Je le regardais qui me regardait. Le silence a bousillé tout ce qui pouvait encore tenir debout dans mon petit cerveau malade.

Il m'a pris dans ses bras et m'a porté jusqu'à la voiture. Comme il ne trouvait toujours pas les mots, il a voulu compenser en passant devant un marchand de glaces. Pistache et pistache. C'était tout ce qu'il restait. Forcément, y a pas grand monde qu'aime ça. Moi, en tout cas, j'aime pas. Il a fini par se la manger, sa glace. Tout l'amour qu'il voulait me témoigner coulait entre ses doigts et formait de grosses taches vertes sur sa chemise. J'ai piqué une nouvelle crise de nerfs. Quand il a jeté le reste à la poubelle, plus de larmes plus de cris, rien, le néant. J'ai bégayé pendant six mois.

Les explosions dans le sous-sol m'ont extirpé de mes idées noires. Le rouquin et la grande tringle étaient arrivés.



Je suis descendu les rejoindre. Ils lançaient des néons au milieu de l'atelier en se tordant de rire. Ils étaient à moitié défoncés, un pack de douze était déjà quasiment vidé. J'ai roulé un joint, j'ai pris une canette et j'ai fait comme eux. Ça défoule. Les machines avaient été déménagées lors de la fermeture mais il restait un sacré stock de néons. Depuis toutes ces années, personne n'en était encore venu à bout. Quand on en lance un en l'air, il explose au contact du sol.

Le rouquin a tendu le bras, deux-trois pas d'élan, et pendant que le néon volait :

– Guyyy Luuuux ! il a hurlé.

Boum.

– Dans ta gueule, il a hurlé encore.

On a tous éclaté de rire.

Le vérolé s'y est mis. J'ai fait pareil. Des tas de noms se sont mis à résonner dans tout le sous-sol.

Chirac, Sardou, Action directe, mais là c'était un hommage, Couleuvre, Spandau Ballet, Garcimore, Nellie Oleson, Marlène Jobert,

– Dans ton cul ! a crié le vérolé.

On s'est amusés pendant un moment et le rouquin a proposé d'aller chez lui bouffer des pâtes. Sans moi. J'étais cuit. Pour m'excuser, je leur ai roulé un joint.

Réveil comme on ne les aime pas. Bouche pâteuse, cerveau au ralenti. Je ne me souviens pas de comment je suis rentré, la seule chose dont je suis sûr, ce sont les grincements de l'escalier qui mène aux chambres. C'était moins fort que dans les sous-sols de Lip, mais quand même. Rien qu'à poser les yeux dessus, il craque. Moi normal, ou saoul, ou la Ginou avec ses grosses jambes pleines d'eau et de varices, il grince il couine, on dirait qu'il se déchire.

Je n'avais qu'une envie : boire un Coca bien frais et prendre un café en tête à tête avec moi-même. Je me disputerais un petit peu, me ferais quelques réflexions pour la forme, et me jurerais que c'est la dernière fois, que ça n'arriverait plus. Et pour me faire pardonner, je me ferais un petit bisou.

J'ai tendu l'oreille.

Rien.

Tonton et les cousins devaient déjà être au garage à réparer les motos. Je n'entendais pas les couinements de la table à repasser de la Ginou, ni le bruit de son aspirateur infernal. Je préférais être prudent quand même. Peut-être

qu'elle écosait des petits pois en silence. Ça la détend, comme elle dit. Pour ne pas perdre de temps, je ne me suis pas habillé dans la chambre. J'ai ramassé mon jean, pris ma veste, gardé le tee-shirt que j'avais pour dormir et je suis descendu tout doucement.

Dans l'escalier, je faisais de mon mieux. Mais ça grinçait sec.

Je longuais le couloir, toujours à l'affût du moindre bruit, concentré sur l'horloge comtoise au cas où elle décide de sonner comme ça d'un coup, quand, malgré tout, j'ai sur-sauté : un bruit de soufflerie a surgi de la cuisine. J'ai avancé très lentement, me suis arrêté au ras de la porte, j'ai passé un œil. Elle était sous le casque, à se faire griller les cheveux truffés de bouts d'aluminium. On était samedi, jour des mèches blondes. Depuis que la Rhodia avait fermé pour faire fabriquer en Thaïlande ce que la Ginou et les autres faisaient très bien ici mais en plus cher, elle s'imposait une sorte de calendrier pour ne pas être déphasée, ne pas perdre le rythme pour le jour où elle retrouverait du boulot. Elle avait les yeux rivés sur les offres d'emploi de l'*Est républicain*. J'ai fait demi-tour et suis passé par le garage. Il faisait beau, je voulais m'habiller au soleil. Je suis sorti en slip.

Et là, panique. La 504 coupé des frères Desbié! Garée devant la barrière de la maison. Giclée d'adrénaline foudroyante. Fuir, se barrer, se téléporter, fulguro poing mon cul, j'étais marron. Impossible d'esquiver. Ce n'était peut-être pas grave après tout. La Zote se curait les dents avec le balai de l'essuie-glace. Vu l'espace entre chaque plombage, il aurait pu enlever les restes du petit déjeuner avec la manivelle que la Raclure faisait tourner autour de lui comme un

nunchaku. Courage. J'ai enfilé mon jean, ma veste et j'ai avancé vers eux avec un petit sourire. Bien doser le sourire. Pas trop large, ils croiraient que je me fous d'eux. Pas trop petit non plus, du genre excusez-moi, ce serait m'avouer coupable. Mais de quoi? Je n'avais jamais eu de problèmes avec eux. À l'école, ils m'ont bien mis deux ou trois raclées. Pas plus qu'aux autres, pas moins non plus. Depuis, je les croisais à peine cinq ou six fois par an. Non, je ne voyais vraiment pas ce qu'ils me voulaient. Surtout que leur créneau était le pneu rechapé. Quand ils n'en ramassaient pas assez dans les casses ou les garages, la nuit ils se servaient sur les parkings des HLM de l'autre côté du boulevard. Ils arrondissaient leurs fins de mois avec un trafic de pièces détachées de moteurs.

Je n'ai pas eu le temps de dire un mot. La Zote m'a agrippé la tignasse et m'a traîné derrière les clapiers de l'autre côté de la rue. La Raclure, lui, me faisait décoller du sol à coups de manivelle dans les côtes.

– Alors, tête de fion? a commencé la Zote.

Impossible de sortir un son, j'avais le souffle coupé.

– T'entends c'qu'o'dit? s'égosillait la Raclure.

J'ouvrais la bouche pour essayer d'avalier de l'air. Même respirer faisait mal.

– Tape dessus, Raclure, comme pour la télé.

Deux grandes gifles.

– Et là, t'as le son?

– Quoi? Bordel de merde! j'ai gueulé.

– Dis donc, Raclure, mieux qu'avec la télé de la mère!

Et ils se sont tapé dans les mains comme les beaufs.

– Paraît que tu deales? a entamé la Zote.

– Ça va pas!

– D'accord, t'es un abruti. Mais là, c'est toi qui nous prends pour des cons! Raclure!!! il a craché comme un ordre.

Et l'autre a amorcé un coup de pied.

– Ok! Quoi? j'ai répondu pour ne pas me faire casser les dents à coups de sandalette en plastique.

(La Raclure a toujours eu un léger décalage. Et pas que dans la mode.)

– Tu vas nous refiler une partie des bénéfices.

La Zote s'était penché tout près de moi et balançait sa tête de droite à gauche pour me parler dans chaque oreille, façon gros dur de film américain, avec version en odorama, arôme café. Il était à peine neuf heures du matin.

– Pour commencer, on veut cinq mille francs chacun. Après, on se contentera d'une savonnette par mois.

– Vous êtes malades!!! Je ne gagne même pas ça en un mois!!! Et une savonnette, des fois il me faut quatre mois pour en liquider une.

– J't'avais dit, Zote, qua c'était qu'une mouerde.

– L'écoute pas, il se fout de not'gueule!

– Ouaiiii, ta t'fous de not'gueule là.

Paaf. Nouvelle tarte. Ça grésillait de partout à l'intérieur.

– Le fric, demain soir. Un pauv'con comme toi, ça dépense pas, ça met d'côté....

– ... à la Caisse d'pargne, a ajouté la Raclure en riant de tous ses chicots noirâtres.

Re-tape de mains et ils sont partis. La Zote s'est quand même retourné pour me cracher dessus un glaviot salement épais. Peut-être de la Ricoré en fait.

Je suis resté allongé comme ça un certain temps. Sans force. Ni triste ni gai. Un bout de mou étalé sur le sol. Les mouches ne s’y trompaient pas, quatre ou cinq commençaient à me tourner autour. J’ai quand même fini par basculer sur les genoux. Difficilement. J’avais mal partout. Je me redressais lentement, gonflant à peine la cage thoracique pour reprendre mon souffle. J’avais l’impression que des fils de fer barbelés me ceinturaient les côtes. Le plus vexant, c’est que la Raclure avait raison. Je mettais tout de côté. Je n’économisais pas dans un but précis, mais en me disant que ça servirait un jour. Dix mille francs, j’étais loin de les avoir économisés depuis que Kader m’avait refile son business, il y a plus d’un an. C’était une règle : garder l’argent, ne pas le flamber. Hors de question de le refile à ces abrutis. Plutôt me faire coincer par les flics que d’enrichir ces pouilleux.

J’essuyais le glaviot qui avait glissé dans mon cou quand j’ai aperçu une voisine derrière ses carreaux. La tante Ginou allait avoir droit à un rapport détaillé. Je l’ai bien regardée et l’ai menacée du doigt. Le rideau est retombé aussi sec. Avec un peu de chance, elle n’irait pas moufter.

J’ai longé les clapiers et j’ai retraversé la rue dare-dare pour éviter que la Ginou ne me voie par la fenêtre de la cuisine. Une fois derrière la haie de thuyas de la maison, c’était gagné. J’ai traversé le dépotoir de chez Firmin en contournant ses tas de ferraille, butant sur des morceaux de voitures désossées enfouis dans l’herbe... et j’étais sur le chemin de cailloux séparant sa mesure de la grosse baraque à deux étages d’à côté. Je suis allé m’asseoir sur son petit banc pour réfléchir un peu.

– Bonjour, j’ai fait à sa vieille en passant devant la fenêtre et : Oh, s’excuse-moi, Lorette !

Elle faisait sa toilette dans une bassine posée au milieu de leur unique pièce. Je me suis assis comme si de rien n’était et j’ai allumé une cigarette en regardant le ciel. Une traînée d’avion flottait au-dessus des lignes à haute tension.

– Moi, je serai pilote d’avion, j’disais quand j’étais même.

Mais le maître me faisait vite atterrir d’un décourageant :

– Faut pas rêver, ce n’est pas à la portée du premier imbécile venu.

Il n’était qu’institut, pas psy. N’empêche, fallait voir les choses en face : aucune des boîtes dans lesquelles j’étais passé en intérim ne me rappelait, j’avais déjà réussi à perdre la moitié des clients que Kader m’avait donnés tout cuits dans le bec, les gamins du lycée de Palente venaient vers moi uniquement quand les dealers des HLM étaient en rupture de stock. La stratégie de l’échec fonctionnait à merveille. Pour les filles, pareil.

– C’est pas bien de fumer dès le matin, elle a dit de sa voix chevrotante.

– Il est déjà parti Firmin ?

Elle a levé les yeux au ciel.

Ça voulait dire qu’il était déjà au bistrot.

– T’aurais pas vu Jeannot ?

– Si. Je l’ai vu descendre au hangar comme tous les matins. Pourquoi ?

Impossible de lui dire qu’il me servait de mule et que je ne savais plus vraiment quand il devait me ramener de la marchandise. Mon fournisseur habitait Lausanne. Il remettait le shit à Jeannot qui me le rapportait tout content de

rendre service. Patrick, le chauffeur, fermait les yeux en échange d'un vingt-cinq par passage, pour sa consommation. La case en moins de Jeannot arrangeait tout le monde. Le marchand de paille le faisait travailler au black pour pas cher et avec moi, c'était du bénévolat. Il me servait de testeur aussi. Je fumais beaucoup trop, par moments je n'arrivais plus à évaluer la qualité. Plus il retroussait ses grosses lèvres en plissant ses yeux renfoncés, plus j'étais rassuré. Je n'avais pas de souci à me faire, Jeannot était réglo, Patrick aussi, du moment qu'il fumait gratis. Que je sois là ou pas, je trouvais la came dans la planque convenue. J'y mettais le fric pour Toby, le fournisseur à Lausanne. C'était Kader qui avait mis ça au point. Pourquoi se casser la tête à changer une affaire qui marche ?

– Mais le camion est parti depuis belle lurette, elle a ajouté. J'avais encore une solution. Manu.

Cinq cents mètres plus loin.

– Bonjour, Mamie. Il est là Manu ?

– Manuuu!!! elle a hurlé.

– Quoiiii? il a braillé de sa voix éraillée.

– C'est pour tooooi!

– C'est quiii?

– Deviiiiine, j'ai hurlé à mon tour.

– Monnnte...

J'ai grimpé au grenier qu'il avait aménagé en studio. Il était assis devant son bureau.

– Qu'est-ce que tu fais? Tu bosses? je lui ai demandé en me foutant de lui.

– Je potasse.



- Toujours ta norme ISO 9000 et des poussières.
- Obligé, pour passer contremaître.
- Arrête avec cette connerie...
- C'est sûr, t'as pas d'ambition, toi. Tu crois que je vais me galérer toute la vie au SMIC?
- Excuse-moi mais, quand j'étais môme, j'ai jamais rêvé d'être contremaître dans une usine de seaux en plastoc.
- Moi non plus. Mais maintenant j'y suis, et j'espère bien gravir les échelons.
- T'as certainement raison, j'ai lâché – c'était pas le sujet et j'avais vraiment besoin de sa voiture. Faut que j'aille à Neufchâtel, y a une fiesta, je pourrai me faire du blé.
- J'suis de matin en ce moment. Faut que je sois à l'usine à quatre du mat'.
- On sera rentrés. Les gens achètent en début de soirée. À minuit au plus tard, on se tire, les poches pleines.
- D'accord mais moi, je dors quand?
- ...
- Je pourrais prendre des amphètes...
- Ben voilà, j'ai répondu, soulagé.
- Y a moyen de choper là-bas?
- T'es dans quelle phase en ce moment?
- Hétéro.
- C'est pas ce que m'a dit Kader.
- Tu parles, on a baisouillé comme ça. Quel con, il est pas obligé de le crier sur tous les toits.
- Tu le connais.
- J't'assure, en ce moment j'suis à fond nanas. Ça faisait plus de six mois que j'avais pas touché un mec.

– Tu fais ce que tu veux. Pour la fête, c’est Mélodie qui m’a renseigné. Apparemment, il y aura pas mal de bourges de Lausanne, de Genève, même de Zurich. Une grosse fiesta avec que des friqués, quoi... que du bon client.

– Ok, il a lâché, tout content d’une bonne soirée en perspective.

C’est là-bas que j’ai rencontré Ninon.

Évidemment, on a mis une bonne heure à trouver la maison. Ou plutôt le domaine. Derrière un portail en fer forgé, une grande allée avec au bout une immense maison biscornue sortie tout droit du délire d'un archi. Le mec avait bien bossé : on voyait tout de suite que le proprio avait réussi dans les affaires. Tout le monde s'était garé le long de l'allée. Ses amis aussi avaient l'air d'avoir bien réussi : que des coupés sport, des BM et des Mercedes. Deux ou trois originaux étaient venus en Jaguar. Y avait quelques mobylettes, toutes bien alignées le long d'une haie parfaitement taillée. La Suisse, quoi. Manu n'a rien trouvé de mieux que de garer la 104 Z en dérapant sur le gravier. Comme c'est pas un champion, on a fini la glissade sur la pelouse. En regardant le type en queue-de-pie qui nous observait du haut du perron, je lui ai fait remarquer que son arrivée en fanfare n'était peut-être pas une bonne idée. Il a tiré sur le joint qu'on fumait et il s'est marré en toussant.

Même à une vingtaine de mètres de la maison, on entendait bien la musique. Du punk, ça nous a surpris. On a monté les marches en essayant d'éviter le regard du type

mais on sentait ses yeux rivés sur nous. Vu qu'on était plutôt habillés pour une virée au Mammouth, on pensait qu'il n'allait jamais nous laisser entrer.

Au moment de pousser la porte, il s'est interposé.

– Bonsoir, messieurs, et bienvenue. Français ? il a dit.

Si Manus'était contenté de faire un créneau, il n'aurait peut-être pas remarqué la plaque d'immatriculation.

– Vous avez quelque chose à déclarer ?

Monsieur avait donc de l'humour. J'allais répondre que non quand Manus'a fait le malin.

– Du shit, une cinquantaine de barrettes, mais attention : de la super came. Pas facile de trouver de la beuh en ce moment, il a ajouté avec son sourire d'imbécile heureux.

Le type est resté impassible et s'est retourné pour ouvrir la porte. Derrière, quelque chose coinçait. Il a fait plusieurs tentatives et, chaque fois, un cri aigu de fille. Il a quand même fini par réussir à l'ouvrir en grand. Une blonde fili-forme est apparue. Elle avait les bras tendus devant elle comme si elle portait un énorme ballon. Elle avait aussi les joues gonflées. Dans ses yeux, la peur. Elle fixait l'arête de la porte, terrorisée à l'idée de la frôler comme si le moindre contact avec l'arête allait la faire exploser. Pour accélérer le mouvement, le portier s'est posté derrière elle, puis a soufflé sur elle comme s'il soufflait sur une bulle de savon. Et la fille s'est mise en mouvement en tournant sur elle-même. Nous, on regardait, deux vaches qui voyaient passer le TGV pour la première fois.

On s'est quand même décidés à entrer. Au moment de passer devant le portier, oubliant son rôle de maître de maison distingué, il nous a demandé une sorte de service :

– Contentez-vous de votre shit, les gars. Merci, il a ajouté en regardant d'un air désabusé la fille qui essayait de rebondir sur l'escalier.

On se demandait bien où on mettait les pieds. Ça s'est vu tout de suite : ils ne m'avaient pas attendu pour passer aux choses sérieuses. Ça pogotait dans tous les coins. Vu les bagnoles garées dehors, on ne s'attendait pas à ça. On s'est fauflés à la recherche de Mélodie.

Le vendeur de tongs du coin devait rouler en Ferrari parce qu'ils en avaient tous aux pieds. Mélodie avait oublié de me préciser ce détail : soirée Tous en Tongs. Avec mes Doc, j'avais vraiment l'air d'un con. Manu a retiré ses Converse, les a attachées par les lacets et les a mises autour du cou. Et il souriait, content de lui. La journée avait plutôt été chaude, depuis le matin il les avait portées sans chaussettes, autant dire qu'on le sentait arriver. Mélodie lui a d'ailleurs sauté dessus assez rapidement.

– T'es venu aussi Manu, coooooo! elle a fait en se pendant à son cou.

Une seconde après, elle a fait la grimace et lui a conseillé d'aller brûler ses pourritures au fond du parc.

– À dix minutes près, vous tombiez sur Kader.

Avec Manu, on s'est regardés pour voir si on avait bien entendu et on s'est tournés vers elle. Elle continuait en nous racontant qu'il était venu vendre sa came. Et elle a insisté sur le fait qu'il n'était pas venu pour rien. Elle voyait bien qu'on ne la croyait pas, elle a laissé tomber et nous a dit de la suivre, elle nous emmenait voir le DJ. On l'a suivie en se regardant, se demandant si elle n'était pas défoncée elle aussi. Pendant que le mec faisait ma pub, je suis grimpé sur une petite

estrade pour que les gens voient ma tête. Manu sifflait, deux doigts dans la bouche comme si j'étais une rock star. Personne n'a trouvé ça spécialement drôle. Ça les a même énervés, vu qu'on cassait l'ambiance.

On a cherché le bar.

Visiblement, ils préféraient l'alcool au shit. Quelques pétards tournaient, mais sans plus. J'en ai roulé un gros, histoire d'attirer l'attention. Aucune sollicitation. Même si je ne vendais ni coke, ni acide, ni héro, personne n'est venu tenter sa chance. Kader avait dû vraiment passer : à voir leurs têtes, c'était évident, ils ne tournaient pas au Banga et aux Petits Beurre.

Nous, on descendait des whisky-Coca. Et des chips.

Avec Manu, on ne quittait pas le bar. Ils se servaient, repartaient, n'hésitaient pas à nous bousculer du coude s'il le fallait. Il y en a même deux qui ont buté sur moi, l'air surpris de ne pas pouvoir me passer au travers, et c'est encore moi qui me suis excusé. Manu levait les yeux au ciel, désespéré. Lui s'en est plutôt bien sorti. Il a fini par poser ses boules puantes sous le bar et a commencé à discuter avec une brune aux cheveux courts qui était avec une brune aux cheveux courts. Elles avaient eu la bonne idée d'acheter des sous-pulls de couleurs différentes. L'une en portait un violet, l'autre un orange. Je regardais la copine au sous-pull orange pour essayer de capter son regard et entamer la conversation, mais elle préférait regarder ailleurs. Ça se sentait, elle le faisait exprès. J'avais l'habitude.

Mélodie dansait en hauteur, sur le socle d'une colonne qui traversait le plafond. Un grand rasé se déhanchait un peu n'importe comment, le nez à la hauteur de ses cuisses. Elle

portait une jupe aussi courte que moulante, et il ne levait pas la tête pour la regarder dans les yeux.

Un type est venu me parler en baragouinant une langue des pays de l'Est. J'ai sorti une barrette au cas où. Non, pas intéressé. Il était perché bien plus haut que ça. J'essayais de lui dire de ne pas perdre son temps, que je ne comprenais strictement rien, mais il continuait. Je lui ai dit en anglais mais rien à faire. J'ai fait deux-trois pas, je me suis retourné, il continuait comme si j'étais toujours là. Finalement, Mélodie n'était peut-être pas défoncée : possible que Kader soit passé par là.

J'en ai profité pour faire le tour de la maison. Intermittible. Jamais vu autant de pièces. Et dans toutes, du monde. Les propriétaires des coupés sport et berlines de luxe s'étaient réfugiés à l'étage. La moyenne d'âge était un peu plus élevée et, ici, pas de pogo. Question filles, c'étaient plutôt des femmes. Même les moches n'étaient pas si moches que ça. Elles avaient juste ce qu'il fallait de maquillage pour faire illusion. Comme elles avaient presque toutes des robes légères laissant leurs bras nus, c'était facile à voir : elles avaient de jolies peaux. Pas de petits boutons rouges sur le haut des bras, ni de vilains tatouages genre « Mort aux flics » ou le « A » d'« anarchie »... comme les filles de chez nous. N'était visible que la trace du vaccin quand on est môme. Pas de poils à profusion non plus. Au pire, un duvet sur les avant-bras. Quand elles souriaient, que des dents parfaitement alignées et blanches. À croire que les bourges avaient réussi à acheter la nature. Le coiffeur pour dames du coin devait pouvoir faire la course avec le marchand de tongs,

elles avaient pratiquement toutes des brushings d'actrices américaines.

Ça jouait au billard, portait son verre avec style, la fumée de cigarette se crachait avec élégance, toujours un léger mouvement de tête pour faire onduler des cheveux soyeux, on jouait avec son verre pour feindre l'ennui, faire preuve d'esprit ou de cultures diverses et variées permettait de briller quelques instants, certains misaient sur leurs relations chez les gens connus ou importants, mais tous respectaient la règle : poser délicatement la main sur l'avant-bras de la personne à qui l'on s'adresse, et se pencher sur son épaule avant de lui glisser un mot à l'oreille... En tout cas, pas un ne s'intéressait à l'artisanat marocain. Depuis mon arrivée, chiffre d'affaires zéro. Je suis retourné dans la pièce où j'avais repéré un fauteuil club caché dans un recoin. Il était toujours abandonné. On s'est immédiatement pris d'affection l'un pour l'autre.

Je suis repassé par le bar faire des provisions. Manu avait disparu et il n'y avait plus que la copine au sous-pull orange, une paille plantée dans la bouche. Je me suis arrêté à côté d'elle. Dans l'espoir d'entamer la conversation, je lui ai demandé où ils étaient passés. Elle regardait les fous furieux se rentrer dedans sans décoincer la paille de sa bouche. Elle n'avait plus rien à boire, mais elle continuait d'aspirer et, malgré la musique, j'arrivais à entendre le scrountch scrountch entre les glaçons. On s'amuse comme on peut, j'me suis dit. J'ai tourné la tête dans sa direction et j'ai bu une gorgée de whisky-Coca en la regardant. Non, elle ne tournait pas la tête pour me regarder. Pour être bien sûr d'entrer dans son champ de vision, j'ai fait un pas en avant. Rien, elle



m'ignorait superbement. J'ai bu et j'ai fait quelques gargarismes la tête en arrière, en la secouant même un peu pour faire plus de bruit. Pendant tout ce temps, j'ai hésité à poser délicatement ma main sur son avant-bras. J'ai avalé et je lui ai adressé mon plus joli sourire. Elle continuait à m'ignorer. J'ai lâché un rot caverneux. Pareil. J'ai allumé une cigarette, me suis posté face à elle et j'ai soufflé ma fumée droit devant. Elle a toussé et, en se reculant légèrement pour sortir du nuage, elle a agité ses mains. Mais ce n'était pas pour dissiper la fumée. C'était visiblement sa seule façon de parler. Et merde! Je ne pouvais pas deviner. Évidemment, je n'ai pas trop compris ce qu'elle voulait dire mais j'en avais une vague idée. Ça s'est précisé quand elle a tourné les talons, et lancé son verre par-dessus l'épaule.

Saut réflexe en arrière pour l'éviter. Il s'est écrasé à mes pieds.

J'ai regardé autour de moi mais personne n'avait rien vu. J'ai rempli deux grands verres de whisky-Coca et je suis retourné me vautrer dans le fauteuil. Je pouvais enfin mater tranquille.

Je confectionnais un trois-feuilles rien que pour moi, quand j'ai senti un regard : une femme assise sur une banquette à trois-quatre mètres de moi. J'ai tourné la tête vers elle, elle a vite détourné les yeux. Trop tard. J'ai continué à rouler en jetant des petits coups d'œil. Je n'ai plus jamais recroisé son regard. Elle était avec des amis, mais ne participait que par intermittence à la discussion. J'entendais des bribes. Ça causait art. Elle avait une bonne quarantaine.

Dans les un mètre soixante, des cheveux noirs mi-longs, des petites rides au coin des yeux quand elle souriait.

Je ne sais pas pourquoi, mais ma mère, je l'imaginai un peu comme ça.

Elle sirotait un verre de vin blanc. Une grosse bague brillait sur son majeur. Vu la quantité d'alcool que j'avais ingurgitée, le pétard m'a complètement défoncé. J'ai préféré aller prendre l'air plutôt que de m'écrouler. À cet étage, ce n'était pas le genre.

Dehors, l'air frais a enflé mes poumons. À chaque inspiration, j'avais l'impression de revenir à la surface. Je me suis assis dans l'escalier pour fumer une cigarette. Je voyais trois lunes, les voitures garées dans l'allée se chevauchaient. Je me suis concentré sur une rouge qui semblait tressauter. J'ai puisé au fond de moi-même pour la fixer. Petit à petit, la mise au point s'est faite. La voiture tressautait bien sur place. Je me suis levé. Plus je m'approchais, plus je percevais des gémissements. La fenêtre était grande ouverte. J'ai passé mon bras à l'intérieur et j'ai écrasé mon mégot. « Aaaaaaiaiiiiiiiiie... » Le temps d'atteindre la porte d'entrée, le cri continuait.

Re-bar.

La musique avait viré psyché. Ils se déhanchaient tous comme des malades. J'en ai vu un partir à la renverse. Au début, personne ne faisait attention mais comme il ne se relevait pas, une fille a fini par se pencher sur lui. Deux types ont fait pareil. Ils discutaient au-dessus de sa tête. Et ils ont piqué un fou rire. La fille est même tombée sur les fesses. Est venu s'en mêler un grand costaud au torse nu. Sans rien demander à personne, il l'a pris par les pieds pour le traîner

dans un coin. Les autres l'ont regardé faire et se sont remis à danser.

Manu a réapparu alors que je me servais du Coca. Mais sans whisky cette fois.

– J'étais en train de baiser dans une voiture quand un con a écrasé sa clope sur mon cul.

– Pas cool.

C'est vrai, si j'avais su que c'était Manu, je ne l'aurais pas fait.

– Le pire c'est que j'ai même pas eu le temps de le voir.

– Et alors ?

– Et alors rien. J'ai débandé aussi sec... même pas eu le temps de jouir. L'autre voulait qu'on continue mais j'ai trop mal.

L'autre, ébouriffée, débraillée et pas sourire du tout, est arrivée au pas de charge et l'a pris par le bras pour l'entraîner dans une autre pièce. Manu n'avait pas l'air très emballé, mais en bon petit ouvrier, pas de souci, il allait finir ce qu'il avait commencé. Je suis retourné à mon fauteuil.

La petite brune n'était plus là. Les autres non plus. J'ai recommencé à mater. Y avait vraiment des jolies femmes. Mais pas portées sur le shit. Toujours rien vendu. Deux jambes sont venues se planter devant moi. J'ai levé les yeux. Mélodie venait me chercher pour me présenter à une nana qui pouvait éventuellement faire quelque chose pour mon artisanat. D'après elle, cette fameuse nana avait un carnet d'adresses de défonçés long comme interminable. Je commençais à regretter la solitude de mon fauteuil. J'espérais que l'autre n'allait pas me la jouer mondaine décadente.